

Fête de la Transfiguration

Contempler le mystère de la Transfiguration à travers le chef-d'œuvre de Raphaël.

Père Philippe



La Transfiguration

Raphaël (1516–1520)

Pinacothèque des Musées du Vatican

Une catéchèse en images sur la gloire du Christ et l'espérance de l'humanité.

Sur la montagne, la nuit n'était pas encore vaincue. Déjà le ciel se fendait comme une tunique usée par les siècles. Les trois hommes, lourds de leur humanité tremblante, levèrent les yeux et ce qu'ils virent les terrassa. Ce n'était plus la lumière du jour, cette clarté pâlie qui caresse les fronts courbés sous le poids du temps. Non. C'était Lui, et Sa gloire était un feu qui dévorait l'ombre sans la consumer, un soleil noir où l'œil de la chair ne pouvait se poser sans brûler.

Raphaël l'a peint, ce mystère : au sommet du Thabor, le Christ s'élève, et Sa chair devient lumière. Ses vêtements ne sont plus de laine ou de lin, mais des nuages tissés de l'éclat même de Dieu. À Ses côtés, Moïse et Élie, les témoins de la Loi et des Prophètes, inclinent leurs fronts comme des blés sous le vent de l'Esprit. Plus bas, les apôtres, Pierre, Jacques, Jean sont à terre, les mains sur les yeux, aveuglés moins par l'éblouissement que par la révélation de leur propre misère. Ils comprennent, dans un éclair, que la gloire du Fils n'est pas pour eux une consolation, mais un jugement. Comment oser lever les yeux vers Celui dont la splendeur découvre la laideur de nos âmes ?

Et pourtant, cette lumière n'est pas cruelle. Elle est l'Amour même, qui se voile pour ne pas nous anéantir. Raphaël l'a su : dans son tableau, la transfiguration n'est pas seulement l'apothéose du Christ, mais l'appel muet lancé à l'homme pour qu'il ose, lui aussi, monter. Le chemin qui conduit à la montagne est raide et semé de pierres. Les nuages de la gloire divine semblent presque indifférents à notre chute. Au pied du Christ, un enfant, un possédé, un petit corps tordu par le démon tend les bras vers les apôtres restés en bas. Même ici, dans l'éclat de la Transfiguration, la misère du monde crie vers le Ciel.

La sainteté n'est pas une fuite, mais un combat. La lumière du Thabor ne supprime pas les ténèbres du monde ; elle les transperce. Elle révèle que la croix, déjà, est plantée dans l'ombre de la gloire. Pierre, dans son aveuglement, murmure : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici », comme si l'homme pouvait retenir l'Eternel dans des tentes de toile. Le Père répond par une voix qui est une blessure au cœur : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-Le. »

Écouter. Pas seulement entendre, mais obéir ! Obéir à cette lumière qui nous arrache à nous-mêmes pour nous jeter, nus, devant la face de Dieu. Raphaël a placé, au centre de sa toile, le Christ comme un astre autour duquel tout tourne : les saints, les apôtres, les damnés, les anges. Tout est attiré vers Lui, même les ombres. Car la Transfiguration n'est pas une fin, mais un commencement. Elle nous dit que la gloire n'est pas réservée aux élus d'en-haut, mais qu'elle attend, patiente, ceux qui consentent à gravir la montagne de leur propre néant.

Et nous, aujourd'hui, où sommes-nous ? Dans la plaine, avec les possédés et les sceptiques ? Ou sur la montagne, les genoux à terre, les yeux brûlants d'avoir entrevu l'invisible ?

La réponse est dans le silence qui suit la vision. Après la lumière, il faut redescendre. Il faut retourner vers la vallée, où les démons hurlent et où les hommes se débattent comme des fous. Mais nous savons, désormais, que la gloire est réelle. Qu'elle nous attend. Qu'elle *nous regarde*, à travers les siècles, depuis ce sommet où le temps s'est arrêté.